NOTES ET DISCUSSIONS

NOMS D'ANIMAUX HÉRITÉS EN LATIN

par Jean-Paul Brachet

Maître de conférences HDR, Sorbonne Université
Équipe « Sens Texte Informatique Histoire »

Il n'est pas question d'être ici exhaustif. Nombreux sont les noms d'animaux hérités de l'indo-européen en latin. Il s'agit aussi bien de noms d'animaux sauvages que d'animaux domestiques. Dans les pages qui suivent, nous nous limiterons aux noms les plus connus, en fournissant des informations aussi simples que possible, sans multiplier les détails ni entrer dans les controverses [1].

Les Latins distinguaient bien les hommes des animaux ; ces derniers reçoivent le nom de *bēstia* ou *bēlua*, mots anciens, usuels à toute époque. Les deux termes sont à peu près synonymes, et aucune étymologie ne s'impose ni pour l'un ni pour l'autre. *Bēlua* (ou *bellua*) s'applique plutôt aux animaux de grande taille et effrayants, *bēstia* vise souvent les bêtes féroces (en particulier celles qu'on employait au cirque pour la *damnatio ad bestias*).

Fera s'applique aux bêtes sauvages dangereuses pour l'homme et supposées être cruelles, en pratique, cela concerne surtout les fauves. *Fera* (sous-entendu *bestia*) est la substantivation de l'adjectif *ferus* « sauvage, non domestiqué », dérivé d'une base **g^{h}u̯eh$_{1}$r-*, qu'on retrouve dans gr. θήρ, θηρός (éol. φήρ), en baltique et en slave (lit. *žvėrìs*, v.sl. *zvěrь*). Normalement, la finale *-us* < *-os* du nominatif masculin aurait dû disparaître (cf. *uir* < **uiros*). Pour justifier la brève de *ferus* face à la longue étymologique, les explications proposées étant complexes, nous les laisserons de côté ici.

1. Voici quelques références générales :

Alfred Ernout et Antoine Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*. 4e éd. 1959, 4e tirage revu par Jacques André, Paris, Klincksieck, 1985.

Michiel De Vaan, *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*, Leyde, Brill, 2008.

Jürgen Untermann (dir.), *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, Heidelberg, Carl Winter, 2000.

Dagmar S. Wodtko, Britta Irslinger et Carolin Schneider, *Nomina im indogermanischen Lexicon*, Heidelberg, Carl Winter, 2008.

1. Animaux domestiques

A. *Les bovins*

Le nom générique du « bovin » est l'un des plus anciens acquis de la grammaire comparée ; ses représentants se trouvent dans la quasi-totalité des langues indo-européen : lat. *bōs, bouis*, gr. attique βοῦς, dor. βῶς, sk. *gáu-*, all. *Kuh*, angl. *cow*.

Il faut poser un prototype **g^{w}ōu-*, avec une labio-vélaire initiale et une diphtongue à premier élément long (qui explique le maintien d'une diphtongue en sanskrit).

Le cas du latin est intéressant : en latin, normalement, une labio-vélaire sonore aboutit à /w/ : *ueniō* vs gr. βαίνω sur une racine **g^{w}em-* (angl. *come*, all. *kommen*). Mais parmi les langues d'origine indo-européenne de l'Italie ancienne, le latin, celui de Rome du moins, fait exception : en osque, en ombrien, dans certains dialectes latins non romains, la labio-vélaire sonore est rendue par l'occlusive labiale sonore /b/. Le nom du bovin passé dans le standard de Rome provient donc d'une variété rurale de latin. Le traitement /ō/ du nominatif, à partir d'une diphtongue /ou/, ne relève pas non plus du latin de Rome ; on l'observe dans des formes rurales comme *rōbur*, de la racine **(h$_{1}$)reud^{h}-* qui désigne le « rouge » (*rŭber* ou ἐρυθρός sur le degré Ø de cette même racine).

L'ombrien a l'accusatif *bum*, hérité, correspondant à sk. *gắm*, gr. dorien βῶν. Le latin a une flexion normalisée sur un thème *bou-* pour les cas obliques (sauf dat.-abl. pl. *būbus*).

Bōs, comme beaucoup de noms d'animaux, était primitivement un épicène, désignant l'espèce, et il l'est resté, se rapportant au mâle ou à la femelle selon les situations.

Le jeune bovin est désigné par *uitulus*, et son diminutif *uitellus (*uitulo-lo-*), passé dans les langues romanes (fr. *veau*, occ. *vedel/bedel*, it. *vitello*). Littéralement, le *uitulus* est le petit de l'année ; ce substantif repose sur la base du nom de l'année, **u̯etos-*, gr. ϝέτος (en latin, de façon étonnante, le vieux nom de l'année est devenu un adjectif, *uetus, ueteris*). On a en grec ἔταλον, dor. ετελον pour désigner un jeune animal. Des désignations proches se retrouvent en d'autres langues indo-européennes : sk. *vatsá-* « veau », got. *wiþrus* « agneau ».

En face de *uitulus*, l'ombrien a *uitlu* (accusatif sg), *uitluf* (accusatif pl.), et a même fait un féminin, *uitlaf* (accusatif pl.).

On n'explique pas l'origine du /i/ au lieu du /e/ radical attendu, mais cette transformation a eu lieu en italique commun puisqu'elle se retrouve en latin et en ombrien.

Pour désigner le bovin mâle et reproducteur, on a le nom *taurus*, bien représenté lui aussi : ombrien *turuf* (acc. pl.), grec ταῦρος, gaulois *tarvos* (dans le théonyme *Tarvos Trigaranus*, c'est-à-dire « le taureau aux trois grues »), vieil-irlandais *tarb*, gallois *tarw*, breton *taro*, russe *tur*, lituanien *taũras*. Cette désignation, quoique bien représentée dans plusieurs branches

de l'indo-européen, en grec, italique, celtique, slave, baltique, mais absente de l'indo-iranien, est d'origine douteuse, probablement non indo-européenne. En latin même, on ne peut exclure que *taurus* soit un emprunt car le mot n'a pas subi la métathèse attendue d'un groupe composé d'une diphtongue à second élément /w/ suivi de /r/ + voyelle, métathèse exemplifiée par *paruus*, de **pau-ro-*, sur la base *pau-* de παῦ-ρος, *pau-cī, pau-lum, pau-per*, etc. (même traitement dans *neruus* vs gr. νεῦρον). Une semblable métathèse s'est produite en celtique, comme le montrent *tarvos*, *tarb, tarw*.

B. *Le mouton*

Le latin conserve le nom hérité du mouton dans *ouis*, gr. ὄϊς (ὄϝις), ὄϊος, sk. nom. *ávi-*, gén. *ávyas*, nom représenté également en anatolien (hitt. *ḫāu̯i-*), slave, arménien, germanique (v.h.a. *ouwi*, v.angl. *ēow*, angl. mod. *ewe* « brebis », etc.). Le prototype est **h*$_3$*eu̯i-*.

Il existe en latin le composé *ōpiliō* (variante dialectale *ūpiliō*) « berger » dont le premier membre est le nom du mouton et dont le second contient assez probablement la racine **pā-* (< **peh*$_2$-) « nourrir, faire paître ; garder ; surveiller » de *pāstor*, au degré Ø, qui, entre autres, s'applique à l'activité des gardiens de troupeaux. Le sanskrit possède un composé *avi-pālá-*, dont le second membre est un dérivé en *-l-* de la racine **pā-*, et, en latin même, nous avons *Pālēs* « gardien de troupeau », devenu un théonyme. L'arménien possède lui aussi un composé parallèle à *ōpiliō* et *avi-pālá-*, ce qui tend à montrer une association très ancienne de ce nom du mouton avec la racine **peh*$_2$-.

Une autre désignation du mouton ou plus généralement du « petit bétail » a eu cours en indo-européen, à partir du nom de la toison. C'est en latin *pecus, pecoris* et son doublet *pecus, pecudis*. Sur la base de la racine **peḱ-* « arracher la toison, tondre, peigner » ont été formés :
a) **pe/oku-* « mouton, bétail » et, sens dérivé, « richesse »
b) **pe/oku-* « toison, laine »

a) indo-iranien : sk. *paśú-,* av. *pasu-* « bétail ».
Germanique : got. *faihu* « bétail » et « richesse », v.isl. *fé,* angl. *fee,* all. *Vieh* « bétail ».
Le sens de « mouton » s'est mieux préservé en scandinave : v.isl. *fær*, v.suéd. *får* « mouton », *Fær-eyjar* « îles des/aux moutons ».
En latin, *pecus, pecudis* et *pecus, pecoris* désignent normalement le « petit bétail », c'est-à-dire concrètement les ovins par opposition aux bovins.

b) πόκος « toison, laine »
hapax Aristophane *Ran*. 186 εἰς Ὀνουπόκας « à Tonte d'âne » (c'est-à-dire nulle part) ;
Aristophane *Thesm*. 567 ποκάδες « toison, cheveux » ;
La racine **peḱ-* se retrouve dans gr. πέκω, lat. *pectō* « peigner, carder », *pecten* « peigne ».

Arrêtons-nous sur le passage de *pecus* à *pecūnia*. Que le nom du « bétail » soit à l'origine de la désignation de la « richesse » n'a rien d'étonnant dans une société essentiellement pastorale (ou qui valorise le pastoralisme) [2].

C. *Le porc*

Le latin conserve deux noms hérités du porc : *porcus* et *sūs*, bien représentés dans plusieurs branches de l'ensemble indo-européen. *Sūs* a pour correspondants ombr. *sim* (acc. sg), gr. ὗς ὑός, vha., v.angl. *sū*, angl. *sow*, all. *Sau* « truie ». En germanique, le mot désigne spécifiquement la truie, ce qui est probablement la situation d'origine. D'aucuns ont proposé de rapprocher la base **sū-* d'une racine **sū- (*suh$_1$-* ou **suh$_3$-*) « être plein », qu'on retrouve dans des formes verbales indiennes, p. ex. sk. *sū́te* « donner naissance à ».

L'allemand *Schwein* (vha. *swīn*), « porc » remonte à un adjectif comparable à lat. *suīnus* (littéralement « porcin »).

Pour *porcus*, les correspondants sont nombreux : av. *parəsa*, vha. *far(a) h*, v.-angl. *fearh* (germ. **farχa-*, produit régulier de **pórḱo-*). L'allemand a *Ferkel* « porcelet », comparable à *porculus* (et *porcellus* < **porkolo-lo-*, diminutif de diminutif).

Les noms du bovin, du porc et du mouton apparaissent dans le composé *suouetaurilia, -ium*, qui désigne le sacrifice le plus solennel (et le plus coûteux) que connaissent les Romains, le sacrifice triple d'un porc, d'un mouton et d'un bœuf.

D. *Le cheval*

Le latin a conservé le nom indo-européen du cheval, *equus*, sk. *áśva-*, av. *aspa-*, gaulois *epo-*, vieil-irlandais *ech*, vénète *ekvon* (acc. sg), vieil-anglais *eoh*.

On posera un prototype **h$_1$ekṷo-*, thématisation d'un plus ancien **h$_1$eḱ-u-*. En latin, la séquence **-kṷ-* s'est confondue avec la labio-vélaire **k^w*. On attendrait l'absorption de l'appendice labio-vélaire lorsqu'il était suivi de voyelle d'arrière : nominatif **ekos*, acc. **ekom*, gén. **ek^{w}ī*. Le thème *equ-* avec maintien de la labio-vélaire a été généralisé.

Le nom grec du cheval, ἵππος (dialectalement ἴκκος), généralement rattaché à la même base, pose des difficultés particulières. Le produit attendu d'une base **h$_1$ekṷ-* se retrouve dans le nom du concepteur du cheval de Troie, Ἐπειός, et dans l'ethnonyme Ἐπειοί.

E. *La volaill*e

1. Le nom du canard

Il est hérité : *anas, anatis*, nom. pl. *anites* Plaute, gén. pl. *anitum* Cicéron et *anitium*. Les correspondants sont sk. *ātí-* (fém.), lit. *ántis*, gr. ion. νῆσσα, att. νῆττα de **nā́tya*.

2. Les sociétés indo-européennes anciennes semblent valoriser le pastoralisme, c'est ce qui ressort de la phraséologie et de la poétique. L'inverse peut aussi se produire : en breton, *saout*, de lat. *solidum* au sens de « richesse », s'est mis à désigner le bétail.

Aux cas obliques, la langue hésite entre *anat-* et *anit-*. Le maintien du second /a/ n'est pas régulier, il résulte soit d'une préservation forcée du timbre originel de la voyelle (peu probable), soit d'une assimilation progressive de timbre comme dans *alacer* ou *calamitas* par exemple.

Le prototype généralement posé est **h$_2$enh$_2$t-*, le rattachement du grec pose des difficultés phonétiques. Les formes germaniques, all. mod. *Ente* entre autres, reposent sur **anad-*, produit de **h$_2$enh$_2$t-*. Un rapprochement avec la racine du verbe « nager » a parfois été proposé, il est plutôt abandonné aujourd'hui.

2. Le nom de l'oie

Il est hérité également : *anser*, all. *Gans*, angl. *goose*, gr. χήν, χηνός dor. béot. χᾱ́ν χᾱνός, sk. *haṃsá-*. Prototype **g^{h}ans-* < **g^{h}h$_2$ens-*.

E. *Le chien*

La quasi-totalité des langues indo-européennes présentent un produit du nom hérité du chien. Sur la base notamment du grec κύων, κυνός et du sanskrit nom. *śvā́*, gén. *śúnas* (balancement d'accent neutralisé, contrairement au grec), on pose un prototype **ḱuṓ(n), *ḱunós* [3]. Bien que l'origine indo-européen de *canis* soit reconnue depuis les débuts de la grammaire comparée, le développement phonétique du mot reste problématique. On admet une base d'oblique **kṷon-* (avec consonification de /u/, comme en sanskrit) passée à **kṷan-* par dissimilation de labialité (un peu comme dans le type *caueō* de **koṷeō*, ou les doublets *cauus/couus* « creux »).

Il est difficile d'imaginer quel aurait pu être le nominatif ancien en latin, des formes théoriquement envisageables comme ***kō, **kā, **kāns* étant impraticables. Le nominatif a donc été refait sur la base des cas obliques, *can-*, par intégration aux thèmes en *-i-*, dominants dans la troisième déclinaison. Le même procédé a été adopté pour *iuuenis*, dont le nominatif attendu, qui aurait dû être ***i̯uṷēn* > ***i̯uṷē*, n'était pas possible. Dans le cas de *canis* ou *iuuenis*, le génitif pluriel est resté en *-um*. L'intégration aux thèmes en *-i-* a servi encore par exemple à normaliser le nom du « bateau », vieux thème à diphtongue à l'origine, **nau-* (gr. ναῦς), devenu *naui-* (avec génitif pluriel en *-ium* cette fois). Le latin archaïque a connu un nominatif *canēs*. Malgré les hypothèses proposées depuis, les conclusions de Meillet nous paraissent encore raisonnables : « Toutes les hypothèses qu'on peut tenter pour rendre compte de lat. *can-* sont arbitraires. Mais le rapprochement de *canis* avec le groupe sûrement indo-européen de gr. κύων n'est pas rendu douteux par là » [4].

Le proto-germanique **hunda-* (v.isl. *hundr*, vha. *hunt*, v.angl. *hunt*, etc.) présente un élargissement dental de la base **hun-* < **ḱun-*.

On notera que, en celtique, le nom du « chien » s'applique au « loup » et entre dans de nombreux noms propres composés (premier membre *Cuno-* ou

3. Des formes anatoliennes ont corroboré ces reconstructions déjà anciennes : hitt. ^{L}Ú *kuwan-*, gén. *kūnaš* « homme-chien », louvite hiéroglyphique *šwan-*.

4. Ernout et Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, *op. cit.* [n. 1], p. 92.

second membre *-co/-cu* en gaulois, *Cuno-pennus* « Tête de loup » = irl. *Coinchenn, Cuno-belinos* « Fort comme un loup » = gall. *Cynfelyn*, le *Cymbeline* de Shakespeare).

2. Les animaux sauvages

Les noms des bêtes sauvages, même lorsqu'ils sont hérités, présentent assez souvent des caractères aberrants au regard de la phonétique historique. Cela concerne au premier chef les noms du loup et de l'ours.

A. *Le loup*

Le loup est un animal qui occupe une place particulière dans les croyances. L'explication de la forme de son nom latin reste problématique dans le détail. Sk. *vṛ́ka-*, av. *vəhrkō*, vsl. *vlŭkŭ*, lit. *viĩkas* laissent supposer un prototype **u̯l̥kʷo-* ; les formes germaniques, got. *wulfs* [5], v.-isl. *ulfr*, v.angl. *wulf*, vha. *wolf*, etc., qui remontent à un germanique commun **wulfa-*, montrent un traitement labial de la labio-vélaire /kʷ/ provoqué par l'initiale /w/. Le grec λύκος peut s'expliquer par **u̯lᵘkʷo-*, avec insertion d'une voyelle d'anaptyxe, ou à partir de **ulkʷo-*, avec métathèse. La thèse anciennement admise pour *lupus* était d'y voir le produit d'une semblable forme **u̯lᵘkʷo-*, avec un traitement labial, non latin (ou du moins non romain) de la labio-vélaire. Le gentilice *Ulpius*, d'origine ombrienne, doit reposer sur le nom du loup.

Les formes du nom du loup étant assez proches sans être parfaitement superposables, on a parfois invoqué, dans l'entre-deux-guerres, et même après, des déformations sous l'effet du « tabou » linguistique. C'est tout à fait possible mais évidemment indémontrable. En français, la forme standard [lu] ne s'explique pas non plus directement à partir du latin *lŭpum*, qui aboutit à [lø], qu'on a dans l'expression *à la queue leu leu* et dans *Saint-Leu* par exemple [6].

Terminons par une mention particulière pour *lupa*, en quelque sorte l'animal totem des Romains. C'est un féminin formé secondairement sur *lupus* qui, comme tous les noms d'animaux, est un épicène désignant l'espèce. Le latin a parfois créé des féminins en *-a* à partir des noms thématiques en *-us* lorsque le besoin s'en est fait sentir : ainsi *agna, porca* déjà évoqué ou, bien entendu, *dea*, féminin secondaire fait directement sur *deus*, lui aussi primitivement épicène.

B. *Le renard*

À côté du nom du loup se trouve celui du « renard », *uolpes*, qui pose lui aussi des problèmes formels. Les correspondants sont en indo-iranien, en celtique et en baltique, notamment av. *raopi-* < **laupi-*. Prototype **u̯elp-i-, *u̯olp-i-, *ulp-i-*. La même base désigne dans certaines langues le chat, la belette ou le chacal. Quelques formes celtiques : gall. *llywarn*, moy. corn. *lowarn*, bret. *louarn* de **lop-erno-*.

5. Et son diminutif *Wulfila* litt. « Petit Loup », utilisé dans l'onomastique.

6. [lu] peut être une forme dialectale de l'Ouest. En outre s'est exercée l'influence du féminin *louve*, dans lequel le /u/ est régulier (conditionné par la labiale subséquente, comme dans **dŭplum* > *double*).

C. *L'ours*

Le nom de l'« ours » est hérité : *ursus*, gr. ἄρκτος, sk. *ṛ́kṣa-*, av. récent *arša-*, v.irl. *art*, gall. *arth*, bret. *arz*, gaulois *artos* (connu par l'onomastique et des noms de divinités), hitt. *hartakka*. Le prototype, complexe, est **h₂rtḱo-*, la forme latine pose des difficultés phonétiques à l'initiale.

D. La souris

Le nom de la « souris » est bien connu : lat. *mūs, mūris*, sk. *mū́ṣ*, gr. μῦς, vha. *mūs*, all. mod. *Maus*, angl. *mouse*, etc. En latin, langue dans laquelle un thème terminé par voyelle n'était pas viable en dehors du nominatif [7], les cas obliques ont été formés, de façon *a priori* inattendue, sur le nominatif singulier, dont la désinence *s* s'est normalement rhotacisée. Le même phénomène a touché d'autres monosyllabes à voyelle longue, *iūs, iūris, mōs, mōris* [8], ou encore *uīs*, qui fait *uīrēs* au pluriel.

E. Deux appellations génériques : l'oiseau et le poisson.

1. L'oiseau.

Le nom générique de l'oiseau est *auis*, tôt doublé, dans la langue parlée, par des diminutifs, *auicula, aucula, aucella, aucellus*, qui ont été le point de départ des formes romanes. Ombr. acc. pl. *avef, auif*, sk. nom. *véḥ*, nom. pl. *váyaḥ* (av. nom. pl. *vayō*). Autres correspondants en celtique, arménien, grec (αἰετός « aigle » < * *h₂e̯ui-eto-* probablement). Le prototype, complexe à restituer, doit être de la forme : nom. **h₂éu̯-i-s*, gen. sg. **h₂u̯-éi-s* ou nom. sg. ** h₂u̯ói-s*, gen. **h₂u̯éi-s*. Pour expliquer *auis*, il faut partir de **h₂éu̯-i-s*.

Le nom de l'« œuf », lat. *ōuum*, qui a de nombreux correspondants (en grec, indo-iranien, germanique, celtique, slave), est assez certainement apparenté à celui de l'oiseau *(*h₂ōu̯iom*).

2. Le poisson

Lat. *piscis* trouve des répondants dans les langues celtiques et germaniques, got. *fisks*, angl. mod. *fish*, all. mod. *Fisch*. C'est un mot qui relève de ce vocabulaire commun aux langues indo-européennes du Nord-Ouest, que Meillet avait relevé. Si le germanique présente primitivement un thème thématique, le latin a un thème en *i*.

3. Les noms d'animaux et la phraséologie indo-européenne.

Les animaux sont représentés dans la poétique et la phraséologie indo-européennes. Nous l'illustrerons par un exemple fameux, le mérisme

7. *Mū-s* est possible, mais les séquences ***mu-em, **mu-is*, etc. n'ont pas été tolérées par la langue.

8. *Mō-s* est possible, mais les séquences ***mō-em, **mō-is*, etc., qui ne pouvaient de toute façon rester en l'état, sont radicalement exclues. Le cas de *iūs* est différent au départ, car il s'agit d'un neutre sigmatique **yew-es-/-os-* (type *genus*), mais le nominatif, une fois devenu inanalysable, a servi de base à la flexion.

« hommes et bêtes » [9], qui associe une désignation du bétail, normalement du petit bétail, et des hommes « de troisième fonction », qui sont voués aux fonctions de production-reproduction (et donc, entre autres, aux soins du bétail). Bétail et hommes de troisième fonction sont donc mis sur le même plan et font partie des biens mobiliers. Ce mérisme a été reconnu depuis plus d'un siècle, particulièrement en indo-iranien et en italique. On a des composés de type *dvandva* en sanskrit et en iranien : sk. *virapśá-* (avec *pśá-*, degré Ø de *paśú-*, comme second membre), avestique *pasuvīra* « hommes (et) bêtes ». En ombrien, dans les Tables de Gubbio, on a la séquence *ueiro pequo* « hommes (et) bétail » dans une énumération de catégories que le dieu protecteur de la cité doit préserver.

On a plusieurs traces du mérisme en latin, avec un vocabulaire qui peut être le même, ou présenter des variantes :

Cat. *Agr*. 149 : *siquid emptor aut pastores aut pecus emptoris domino damni dederit, uiri boni arbitratu resoluat. Siquid dominus aut familia aut pecus emptori damni dederit, uiri boni arbitratu resoluetur. Donicum pecuniam soluerit aut satisfecerit aut delegarit, pecus et familia, quae illic erit, pigneri sunto*.

« Si l'acheteur, les bergers ou le bétail de l'acheteur ont causé un préjudice au propriétaire, que l'acheteur le dédommage conformément à l'arbitrage d'un homme de bien ; si le propriétaire, ses esclaves ou son bétail ont causé un préjudice à l'acheteur, il sera dédommagé conformément à l'arbitrage d'un homme de bien. Jusqu'à ce qu'il ait payé ou fourni une caution ou délégué sa dette, que le bétail et les esclaves qui seront dans le pré servent de gage. » (trad. R. Goujard, « CUF »).

Ov. *Met*. 1, 284-6 :
exspatiata ruunt per apertos flumina campos cumque satis arbusta simul pecudesque uirosque
tectaque cumque suis rapiunt penetralia sacris.
« Libres, les fleuves s'élancent hors de leur lit à travers les plaines ouvertes, entraînant tout ensemble, avec les moissons, les arbres, les bêtes et les hommes, les maisons, les sanctuaires avec leur mobilier sacré. » (trad. J. Chamonard, Garnier Flammarion, revue par nous).

Verg. *Aen*. 12, 687-9 :
fertur in abruptum magno mons improbus actu exsultatque solo, siluas, armenta uirosque inuoluens secum.
« Montagne lui-même, montagne déchaînée [10], il s'emporte sur les pentes abruptes dans un élan irrésistible et bondit sur le sol, roulant avec lui troupeaux, hommes et bois. » (trad. J. Perret, « CUF ») [11].

9. On appelle « mérisme » une figure dans laquelle une chose est désignée dans sa totalité par deux (plus rarement trois) de ses parties constitutives : ainsi, dire « le passé, le présent et l'avenir » pour viser tout l'écoulement du temps.

10. Il s'agit de Turnus.

11. Variante *armenta*, terme qui désigne en principe le « gros bétail », ici pris comme « bétail » en général.

Le nom de l'homme « de troisième fonction » était **wīro-*, représenté par sk. *vīrá-*, av. *vīra*, got. *wair*, v.irl. *fer*, lit. *výras*, dérivé de la base **wiH-* de lat. *uīs*, sk. *váyas-* nt « nourriture, fortifiant, force ». En face de **wīro-* se trouvait **$h_2$ner-/*$h_2$enr-*, qui désignait « l'homme de deuxième fonction », le guerrier, représenté par gr. ἀνήρ, ἀνδρός, sk. nom. *nā*, thème *nár-* aux cas obliques, osque *nerum* gén. pl., correspondant également en albanais. Le latin n'a gardé de trace de **$h_2$ner-* que dans l'onomastique, dans *Nerō*. Les emplois de **$h_2$ner-* et **wīro-* se sont reportés sur *uir* en latin.

On remarquera que Caton varie l'expression héritée en remplaçant *uirī* par *familia* « ensemble des *famulī* », c'est-à-dire de tous ceux qui travaillent dans le domaine au service du maître (et ne sont pas de statut libre).